

Daniel Klébaner

L'art du peu

essai

Le Chemin

nrf

Gallimard



© *Éditions Gallimard, 1983.*

Extrait de la publication

Je veux parler d'un art où l'homme trouve l'éclat dans le terne, l'audace dans la prudence, la pérennité dans le précaire, l'excellence dans le quelconque. Tandis qu'il s'affirme, il se retire, en une économie de rigueur et de simplicité.

Pour qualifier cet art, conviendrait le terme de « dan », emprunté à la technique picturale chinoise, et qui désigne une encre fortement additionnée d'eau : elle est apparemment faible, légère, effacée, mais recèle en vérité une grande force; elle enseigne que la force qui s'exprime par des moyens forts n'est pas la vraie force, mais que celle qui se manifeste par des moyens minces et ternes est la force véritable; que la densité qui s'exprime par une épaisseur de matière n'est qu'une fausse densité, mais que la

densité qui s'impose par le moyen d'une matière légère et éparse est la densité véritable.

L'opacité que cet art vise à faire céder, la pesanteur dont il s'allège sont celles de la présence de l'homme lui-même lorsqu'il porte toute son attention et sa raison d'être sur des expériences qui font de lui, en même temps que de ce qu'il crée, le précaire mais l'éternel, l'incertain mais le péremptoire, l'exilé mais en un centre.

Telle l'expérience de la voix, toujours sur l'inflexion de sa perte, la pente de son effacement; celle de la poignance des êtres et des choses, indifférents et éphémères, qui provoque merveille, dessaisissement soudain, absentement et retrait, comme au contact de l'enfance en tant que forme pure; celle d'objets posés sur une table auprès d'une fenêtre claire, lieu en réserve d'un lieu où revient une simplicité ancienne.

Je décris ces expériences à travers les modes d'expression et, plus encore, les manières d'être qui en ont fait plus que leur modèle, leur condition indépassable comme étant aussi condition humaine : la musique pour luth, viole et quel-

quefois clavecin du XVII^e siècle français; la forme brève du haïku; la nature morte dans l'œuvre gravé de Morandi.

Ce qui m'a fasciné en eux est ce qui les fascina en leur temps, en leur pratique, au point qu'ils en firent leur obsession et leur destinée : la voix, la poignance, les objets.

*L'art ombrageux
et la voix humaine*

LITOTE : *Figure de rhétorique qui consiste à atténuer l'expression de sa pensée pour faire entendre le plus en disant le moins. Voir : diminution, exténuation.*

Dictionnaire Robert.

Comme la voix humaine sur laquelle il s'ordonne, un art est l'injustifié, le réservé, l'ombrageux. Celui qui connaît sa perte irrévocable et se tient comme le feu incertain et tremblant. Sur l'improbable de sa naissance il a cependant rivé sa certitude, il est à la fois improbable et péremptoire. Surgissement et mélancolie. Ne connaît pas sa cause, va et continue comme il se tait : toujours ignorant de ses commencements, inchoatif par sa seule retombée, allant toujours vers sa décantation, son sol.

Il est l'art qui se tait non par secret, mais parce qu'un discours s'y réduit et s'y contraint au peu.

Rabat de toute clameur, au lieu de faire s'articuler la parole à son propos, il se tient

sur l'inflexion de la voix : la pente, le déclin, l'infléchissement vers le bas.

Comme l'inflexion de la voix, il est dans sa passée, dans sa perte et referme son angle. « Vaste champ laissé pour exercer sa Minerve », comme François Couperin présentait son *Troisième Livre de Pièces de Clavecin* : étendue large, mais sous le pouvoir du front casqué de la déesse mentale.

Il est des époques où l'homme plus attentif à l'écoute de la voix s'arrête à ce seul prodige. La voix canalise le pathétique éclat du corps, blessure, flaque sanguine (elle-même déjà contenue dans le canal des artères et des veines) et bientôt transmue son dolorisme en énergie contenue, vertu de timbre et de grain. Là, dans la vibration accordée et dans la mise en chambre de celle-ci préservée dans l'huis de sa contention, la voix est l'unique manifestation humaine.

Mais plus encore que force, énergie, la vertu de ces époques est la resserre d'un risque, d'une partie perdue, d'une dispari-

tion prochaine, et l'attention la plus grande accordée à la perte, au risque, à la disparition.

Comme si dans l'extinction de la présence de la voix, l'homme alors trouvait là très juste mesure de lui-même et de son art. Un son, un irréel vibrant en tête, en gorge, en déplacement de l'air, mais porté en flambeau, en fanal dans l'ombre.

Plus encore que les sons dans la nature, la voix humaine connaît dans l'éclat l'extinction. Les sons s'éteignent en se fondant, pris dans les lames de fond de l'étendue. La voix se déçoit elle-même, sa déception n'est pas l'étendue où elle se perd, mais la déception rentrée dans l'éclat, sa dessaisie et sa portée.

Au-dessus des sons de la nature, le concert des voix humaines prête visage au son, mais visage est déjà l'effacement et la dépossession. La face de la voix est la peine perdue de sa manifestation.

Et les voix humaines, tandis qu'elles se profèrent, se voilent. Ainsi sur un plan d'eau, les ondes bousculent, annulent et révèlent à la fois la surface de l'eau. Les

DANIEL KLÉBANER

L'art du peu

« Je veux parler d'un art où l'homme trouve l'éclat dans le terne, l'audace dans la prudence, la pérennité dans le précaire, l'excellence dans le quelconque. »

Voilà définies admirablement par l'auteur les trois parties composant son recueil de proses.

La voix humaine, le haïku japonais, la nature morte dans les gravures de Morandi en sont les thèmes, exposés avec une science rare de l'économie et du fugace, médités avec une passion profonde pour la litote et le resserrement de l'expression. L'exploration nue de la voix, sur laquelle s'ordonne l'art ombrageux et réservé du luth, du clavecin, de la viole au xvii^e siècle en France, la forme brève du poème japonais, les objets suggérés laconiquement dans l'œuvre de Morandi, finissent par couvrir cet ouvrage volontairement pudique du plus riche réseau de pensées qui soit, prolongé par autant de reflets et d'échos éclatants.

Daniel Klébaner a déjà publié dans Le Chemin Poétique de la dérive, en 1978, et L'adieu au baroque, en 1979.

nrf



9 782070 246465

Extrait de la publication



83-II

A 24646

ISBN 2-07-024646-9